

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'hiver chaviré

Michel Lemaire

Volume 12, Number 4, July–August 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemaire, M. (1970). L'hiver chaviré. *Liberté*, 12(4), 39–53.

L'hiver chaviré

I

... novembre ...

Il est seul, au milieu de la pièce, assis sur le lit, appuyé les avant-bras sur les genoux. Je suis seul. Que faire ? Ouvrir les valises ? Elles doivent contenir du linge humide, des papiers froissés, divers objets auxquels il faudrait trouver une place. Chaque chose à sa place.

Il ne bouge pas. La pièce est nue, pauvre. Le grand froid de l'extérieur semble s'être collé aux murs beiges — une buée visqueuse — pour former un petit froid mesquin.

Voyons, demain, acheter une lampe de chevet, des draps, une couverture, puis de quoi manger : des pâtes, des pommes de terre, des biscuits, du café, ne pas oublier le café. Comment suis-je arrivé ici ? ... pourquoi à nouveau tout ruminer, tout reprendre, échafauder ce qui a été, ce qui aurait pu être, ce qui n'a pas été. Je suis seul ici, c'est tout.

Il va falloir faire un geste. Un brouillard invisible me pénètre. J'avais le mouvement dans les jambes, il ne s'est pas levé. Sortir maintenant, aller boire un café au « Ghetto ». On reprendra tout cela plus tard.

Il fait bon, les mains blotties autour d'un café brûlant. Le café du « Ghetto » n'est pas très bon, mais il est servi en grandes tasses fumantes.

Pas d'argent, pas d'argent, rien. Ici, on ne peut coucher sous les ponts, il n'y a pas de ponts, et, avec novembre, il commence un froid sec qui annonce les premières neiges.

L'important est de jouir de cette chaleur. Ne pas penser à la chambre là-haut. Ne pas penser. Comment . . . ces quatre murs entourant un lit nu, deux valises minuscules, dans cette médiocrité, m'attendent.

Elles sont béantes sur la table, je me suis contenté de sortir le linge nécessaire pour aller au collège demain. Il se défripera dans la nuit. J'ai trouvé une petite épicerie ouverte et acheté du lait et du chocolat.

Mais pourquoi arriver un dimanche, aussi ! Comment dormir sans couverture dans cette chambre glacée ? Dehors, il tombe une neige légère et très lente, elle forme sur les trottoirs une blancheur fragile que j'hésitais à dévaster.

Minuit. Il tourne sur le matelas nu et immense, sans pouvoir dormir. J'essaie vainement de me blottir sous mon manteau, nous luttons ensemble depuis des heures, dans le noir où je devine les hauts murs. Il me refuse la protection contre cette obscurité inconnue.

L'autre me regarde me débattre sur ce matelas comme un enfant qui rage. C'est une rage enfantine, des pourquoi, des c'est impossible. Je le regarde qui joue à être malheureux, incrédule.

II

Cette maison où j'ai loué une chambre, est une ancienne riche demeure : les bourgeois sont partis, les pièces ont été louées séparément ; surtout des étudiants car l'université est proche.

Ce sont de grandes pièces, hautes, coupées de corniches, ornées de stucs et de fausses cheminées. Mes finances ne m'ont permis que l'ancienne chambre de bonne. C'est suffisant : je ne possède plus que quelques livres.

L'art de se raconter des histoires, caché sous un manteau, pour ne pas quitter cette petite zone de chaleur. Puis on se dit : il faut se lever. Le faut-il ?

La salle de bain est vaste, et haute comme les autres pièces. Le lavabo est un meuble de pierre planté sur quatre pieds contournés. En face, un immense sarcophage, mais sans bas-relief ; des veines noires, des griffes. Je n'ose y pénétrer. Je vais me raser d'abord. Je frissonne au milieu du carrelage, nu, maigre.

Etendu dans l'eau tiède, j'examine le store qui ne masque pas la grisaille du ciel : il est recouvert d'une poussière agglomérée en une épaisseur qui doit être gluante. La poussière se continue de chaque côté, sur la corniche entourant la pièce. Loin là-haut, au centre, une ampoule brune, au bout d'un fil, se dirige vers moi, désarmé.

Les rues défilent lentement, noires, sous un ciel gris de neige. Je les connais maintenant. Des silhouettes courbées, rabougries, se pressent dans les éclaboussures des automobiles.

Un autobus, tôt le matin, est un lieu intéressant pour réfléchir : la pensée avance avec précaution, encombrée de sommeil, du spectacle changeant des rues, de la tragédie invisible que jouent ces gens cahotés, hagards, étrangers.

Trois heures de cours de latin par semaine, dans un collège privé, c'est peu. Après avoir payé les dettes, le loyer, j'ai regardé les quelques billets qui me restaient : manger un mois.

Dans le fond cela me semble plutôt amusant : amusants les calculs byzantins à l'épicerie, l'aisance que j'affiche au collège. Etre ce professeur remplaçant qui oublierait ses cours s'il ne les notait pas. Si peu concerné.

Le latin d'abord m'a ennuyé. Puis j'ai pris plaisir à ses subtilités. Mais mon enthousiasme est froid, les élèves n'y sont pas gagnés. Sans importance ; qu'est-ce qui a de l'importance d'ailleurs ? Il me faut simplement ne pas manquer l'arrêt de l'autobus, ne pas oublier, après le cours, de ... Ne pas trop penser. Survivre.

La journée s'est traînée de chose importante en chose importante, minuscules. Je l'ai, moi aussi, « doucement assassinée ».

Mais il reste la soirée, comme un dernier combat, entre quatre murs, quotidien. Lui écrire ? Que fait-elle en ce

moment ? Je suis devant le bloc de papier à lettres, noyé dans la contingence.

Jamais l'une de ces pages griffonnées sans conviction, n'atteint le moindre chant. Jamais je n'y parviens à éviter cet éparpillement de moi-même. S'extraire du temps, comme le nageur, d'un coup de rein. Jamais ces lettres ne lui parviennent, elle ne les lit pas, je le sais bien.

Il prend la plume, avec application, au milieu de la page si blanche : « Mon amour, qu'il est difficile, aussi difficile qu'au premier jour, d'être ici, sans toi, perdu au coeur d'un jour le jour mesquin. Mes images de toi déjà se figent, ne vivent plus, transformées... »

Pourquoi tant de platitudes ; déchirer la feuille, il ne la déchire pas et continue une lamentation douce qui dit j'ai besoin de toi ; il l'embrasse et signe.

Puis j'ai rangé la lettre dans un dossier, parmi d'autres.

III

Le « Ghetto ». Je me suis assis avec précaution, contre le mur — la table est vide — exactement là où je sens que je dois être assis, à moins que...

Mais déjà le corps s'est relâché sur la chaise, il semble s'effriter un peu puis se stabiliser dans un état fragile, le moindre mouvement détruirait tout. Rien.

Mes mains sont massives sur la table ; immobilisées ? Non, je pourrais remuer, je vais remuer un doigt, mais pourquoi ? pourquoi remuer ce doigt ? Le doigt n'est pas remué, je ne peux donc pas bouger. Idiot !

Balayer toutes ces pensées qui tournent et retournent lourdement comme un vol de corbeaux dans mon crâne. Bizarre... sa tête est une sphère transparente, de chaque côté une zone sombre et chaude des sons de la salle. Il y a deux yeux suspendus à la paroi, qui regardent l'intérieur.

Je pourrais partir, oui partir, où aller ? Rester. L'immobilité se fait rigide dans mes membres, je me sens figé, je me vois figé. Lancer un mouvement serait simple, mais il faudrait un but.

Somnolence. Des images passent : elle, elle et moi dans d'autres cafés, dans d'autres villes. Multiples présents dispersés que je n'ai pas goûtés, insatisfait, toujours.

Des gens apitoyés m'ont peut-être remarqué : il est perdu de drogues, cafards métaphysiques. Non, rien. Les yeux roulent dans les orbites par un système perfectionné limitant au mieux les frottements. Quelques personnes par table, jeunes, artificielles.

Oui, il faut du moins tenter de vivre intensément ce présent d'immobilité, d'absence.

Juste en face de moi, comment ne l'ai-je pas vu, un homme est debout sur une estrade. Il chante en s'accompagnant à la guitare. Il chante, c'est évident, mais je ne l'entends pas. En fait, au moment où je le dis, je l'entends. Des vagues d'ondes intermittentes parviennent jusqu'à moi, un vent du large.

Cependant, je ne fais que voir un chapeau melon, un veston noir, râpé, et un pantalon rayé qui, d'un mouvement incompréhensible, s'écarte à l'endroit des genoux, le rythme. Il est pleinement dans sa peau, il colle à lui-même.

Mais cet autre moi-même, en face, immobile, je le regarde à distance, une distance que je ne peux pas réduire.

La nuit est froide, je serre mon foulard à mon cou. Si j'avais réfléchi que sortir signifiait retrouver mes murs opaques, il ne serait jamais sorti. Le métro klaxonne dans un vacarme effrayant.

IV

« Chère Suzanne », non, « Chère toi, je t'écris pour me fixer en toi que j'aime. Passons sur les médiocres difficultés de mon existence actuelle. Une seule distraction, un détail qui te fera peut-être sourire : je m'amuse à étudier les gens dans l'autobus.

« De curieux animaux opaques, alors qu'il suffirait d'un regard, d'un mot, pour que tout s'ouvre. Mais les mots sont faussés, les mots ne portent plus.

« Puis je sais leur mesquinerie étroite et blessante. Le monde est sale... »

Je frissonne devant ma table, malgré le radiateur électrique que m'a prêté le concierge. Les rideaux ne sont pas fermés. La fenêtre est pure et noire. Dehors, un arbre gris lumineux du réverbère.

Mais il est là : il l'évite près d'une branche nue, souriant contre moi, la plume à la main devant sa table, seul face à moi dans l'espace de la nuit, symétrique par rapport au miroir de mort de la vitre. Je ferme les rideaux, mais je sais qu'il s'assoit maintenant à ma table.

"Ma très chère Laurence, laisse-moi sortir de mes ruminations, te parler. Il ne fait pas très beau. Non. S'oublier ? Il faut plutôt se traverser. Voici une page, réflexion d'insomnie de la nuit dernière.

Comprendre l'espace et le temps dans le présent. Effort quotidien, longue patience. Château de cartes en Espagne, miniature persane, ou jardin japonais.

Des Esseintes se plaça au centre de la pièce. Tout autour de lui, sur le plancher, de grandes boîtes de carton éventrées : des meubles, des coussins, des bibelots, des disques et des livres.

Méthodiquement. Il était méthodique, égoïste, et beau. Il débarrassa les meubles, les déplaça pour juger du schéma qui colorait sa tête. Un à un, chaque fauteuil, chaque coussin trouva sa place.

Puis il posa les bibelots, les tableaux, rangea tous les objets usuels, pipes, papiers. Il organisa les points de vue, les agréments, les équilibres et les écarts.

Ayant ôté les boîtes et les emballages divers, il comprit la pièce d'un regard englobant. Ensuite, pour se préparer à organiser sa bibliothèque, livre après livre, coulé dans un fauteuil, il écouta un disque à lui, unique, qu'il avait ramené de l'envers du monde, une mélodie feutrée, hors du temps.

« Structurer son être dans le flot de l'existence, intensément. Difficile, car le présent, c'est tant de passé et de futur. « Faire pour être », a-t-on dit, que puis-je faire ? Sinon lancer une bombe au centre du carcan rectangulaire d'un billet de banque.

Je t'embrasse ».

V

J'aime les rues grises, je suis une rue grise. Les fantômes croisés paraissent bien au chaud dans une existence — chaleur étouffante des habitudes — ils ne font que passer sur les trottoirs. Je suis une rue grise.

Je dois aller au collège. A me laisser aller peu à peu à mes divagations, j'oublie cette lourde maison de pierre qui semble tenir debout seule comme une habitude vide de sens. Je me vide peut-être aussi.

A quoi riment des gamineries comme de ne pas regarder la couleur des feux de circulation pour traverser une rue, ou de remonter les sens uniques à l'envers, à pied, bien tranquille sur le trottoir — contre — comme un enfant. Sans plus.

— — —

Il est entré dans le café-restaurant. Personne. Livide sous les lumières violentes. Il s'est assis furtivement à l'une des tables, sur une banquette de plastique brunâtre. J'ai la gorge serrée comme si des larmes...

La serveuse s'est approchée de lui, gentille. Il a demandé des frites, d'une voix s'excusant de commander si peu. Mais elle n'a pas paru fâchée.

A son retour, toujours souriante, apportant une petite assiette de frites grasses, elle a annoncé le prix ; je me suis aperçu que je n'avais que la somme exacte, pas de pourboire. Gêné, il a avancé ses pièces.

Alors la serveuse s'est métamorphosée, le sourire a disparu, très sèche ; la main a pris la monnaie sur le coin de la table et un dos s'est éloigné, dans un cliquetis, dur, de talons.

L'argent. Une heure du matin.

Je : distance entre durée profonde et la main qui écrit ces pages ? Et lui ?

VI

Hier, il m'est arrivé une histoire bizarre ou normale. J'avais lentement écoeuré ma soirée de boîte en boîte. J'étais saoul, mais désagréablement, lourd. Dans mon estomac, je sentais une bonasse de bière et de scotch.

Je me suis tout à coup retrouvé dans une ruelle. Il s'est retrouvé dans une ruelle, et je le regardais avec un sourire triste, se demander comment il était arrivé là. Ruelle grise, nuit noire, éclaboussement de lumière d'un réverbère : le vieux chromo.

Une grande poubelle métallique, débordant de couleurs était — debout dans la neige, comme lui. Enfin, debout, jusqu'au moment où je me suis écroulé contre un mur de brique, à côté de la poubelle ; comme à couvert.

Je restais longtemps ainsi, les yeux ouverts, fixes, car dès que je les laissais se fermer, c'était la catastrophe, le monde en tourbillon et l'estomac entre les dents.

Un chat. Il est là, je ne sais comment. Il me regarde, tête fine, fourrure grise — mais la nuit, tous les chats sont gris.

Nous nous sommes regardés un moment. Compréhension ? Etonnement maussade. Puis il s'est éloigné, il est monté sur un garage. Un regard. Il a disparu.

Pourquoi je note cela ? Il faudrait d'abord, sans me jouer, que je sache pourquoi j'écris ce journal. Pas de psychologie trop profonde. En remuant les eaux mortes, on trouble un étang, le sable envahit tout.

Mais l'image est mauvaise. Il faut trouver le sens du courant.

Pourquoi ? Et reprendre mes lettres pour en faire un roman ? Je n'y crois plus. Au roman ? A Elle ? Est-il nécessaire de croire en Elle ? Cependant, si j'arrivais à me fixer sur un nom, cela m'aiderait à lui donner un peu d'existence. J'ai passé tant de prénoms, tant de passades.

Un absolu. A. Anne ? Anastasia ? Cette ridicule manie russophile ! Apple. Russe, anglais, décidément. Mais oui, Apple. Amusant que ce nom me donne chair à l'absolu.

Je me sens franc avec moi-même, si nettement, ce soir. Comme si la sarabande du connais-toi toi-même, du passé mort, du présent délayé, comme si la sarabande s'était arrêtée pour un instant.

Que se passe-t-il, mais que se passe-t-il ? Je suis là, à me retourner dans mon lit, comme un fou exaspéré de douleur

absente. Mon corps est au bord de la rupture, les plombs vont sauter. Les extrémités de mes nerfs frissonnent comme une herbe rase. Le vent me griffe.

Ce n'est rien, il pleut un peu, un orage est dans l'air qui va se déchirer.

Et soudain, c'est là : une tension insoutenable, l'attente d'une explosion du noir de la chambre. Une présence autre, diffuse mais oppressante. J'allume : le chat, au milieu de la pièce, hérissé, gris fantomatique, s'enfuit.

Maintenant j'écris, fiévreux. Le chat rôde cherchant l'ennemi, le malheur rôde, sa lame rouillée cherche dans mon dos.

Rien. Je vais éteindre, survolté par le contact du drap, par l'angoisse.

VII

Cela me semble étrange maintenant qu'elle ait accepté si facilement de venir chez moi. Qui est-elle pour se risquer ainsi ? non dans l'ancre d'un loup, mais au laboratoire secret d'un alchimiste. Si peu de préambules ; emmêlés dans la pénombre, corps à corps sur le lit. Jouons.

Tout va bien, je m'oublie, je l'oublie, lui. Voudrait-elle... le plateau de la balance qui m'équilibrerait.

Mais déjà il est ici : il m'a vu passer la main entre ses cuisses, remonter la jupe, atteindre la chair douce et chaude, en haut des bas.

Veux-tu... hors du temps... être à moi... Faute. Je vois son regard qui ne comprend pas. Ma phrase était dense, elle s'effrite. Elle se sourit : oui, elle veut faire l'amour, quoi d'autre ?

Veux-tu te nommer Apple ?... Je l'ai sentie agacée. Elle s'éloigne de nous. Je le vois, je les vois, couchés dans le noir. Peut-être font-ils l'amour, mais je distingue mal.

Mais rien ne va plus. Mes mains, des mains ondulent sur son corps, il y a sur le mur le rayon blanc du réverbère, la lumière est un phénomène ondulatoire, mes mains, mon esprit, l'esprit que je pense qui ondule, divague, vague, au

mal de mer, et les murs qui divaguent comme des pans de couleurs.

Et ce nain sous le lit, englué dans l'ambre du plancher. Non, ensemble . . . contre ce monde qui se disperse, au clapotis du lit. Subite envie de vomir sur ce corps démonté, autre.

C'est un étrange Enfer de labyrinthe de tranchées, sous un ciel rouge. Il est dans un recoin, entouré de coussins et de femmes, dans une attente heureuse.

Dans les caresses qui commencent, des curieux s'approchent, deux violonistes qui veulent bercer la scène. Les sourires des violons grincent, insupportables. Partez ! Disparus. Et la scène recommence. Etre seul parmi ces coussins, mais le ciel rouge ? Et les violons grincent et déraillent.

Elle est absente. Je nous vois faire ce simulacre. Cependant le nain se rétablit, au pied du lit, s'extraie de l'ambre dense de chair, dégoulinant, couvert d'algues et de nénuphars mauves.

Lent balancement. La tente se balance, sous le soleil qui inonde la toile. La caravane est entrée dans la ville des portes du désert. Nous navigons, elle et moi, dans cet abri, les chameaux ouvrant la foule de marché qui murmure au-dessous de nous.

Les murs vont s'abattre, je le sais, j'ai trop attendu, je l'ai trop défié, lui qui me regarde ; elle n'est pas là, elle qui somnole, repue.

Large saoulographie, la pièce qui tourne et tourne, agrippé au matelas contre la nausée qui monte. Les murs chancellent et chavirent. Tout va craquer. L'hiver chavire.

VIII

Elle est partie dans mon demi-sommeil. Depuis, les heures sifflent autour de mon lit.

Cinq heures de l'après-midi ; de quel jour qui baisse ? Il pleut une pluie visible, blanche, qui devient de la boue sur les trottoirs. A ma porte, il y a d'étranges automates engoncés dans des fourrures. Il a pris peur et s'est caché dans l'entrée,

mais moi, je sais que ce ne sont pas des automates. Je les regarde calmement.

Pourtant, ils portent des appareils intéressants : formés d'un support métallique tenu à la main, verticalement ; de ce support, partent en rayons de fines tiges du même métal, qui tendent une petite toile circulaire.

Je parcours les rues tranquilles, en surveillant tout de même un peu les gens que je croise.

Le car 5240, c'est sûrement celui qui je devais prendre. Oui, c'est cela ; d'ailleurs il n'est peuplé que d'êtres humains ; ils sentent un peu trop, mais enfin.

A côté de moi vient s'asseoir un homme grand et raide. Son visage, ses cheveux gommés, il est très fixe, très fixe, ses yeux rieurs et son sourire triste.

Je comprends, comme une révélation à laquelle je ne crois pas : c'est un automate. Je pourrais le toucher, sentir les rouages ; évidemment, je ne le fais pas, puisque je ne crois pas réellement que c'est un automate. Mais je le tiens à l'oeil : il va se passer quelque chose.

Je suis le regard de l'automate ; il fixe une très vieille femme qui, il faut l'avouer, est sympathique. Elle sourit gentiment, regarde à droite, à gauche. Elle a des cheveux gris maintenus dans son col cachant presque ses oreilles.

Mais : l'oreille gauche est étrangement blanche, elle semble collée, en fait, elle est collée à la tête. C'est évident : là est la faille. Cette oreille de plastique mal maquillée : la dame aussi est un automate.

Au moment même de cette découverte, l'automate assis près de moi se leva, se plaça devant la vieille dame et ajusta d'un geste doux et précis le col de son manteau, près de l'oreille. Je le regardai : son sourire avait disparu.

Il ne faut pas que je me laisse trop aller à ces imaginations, il ne sert à rien de les noter : je leur donne une importance qu'elles n'ont pas. Je dois absolument arrêter de ruminer seul dans cette chambre. Retourner au Collège, me préoccuper de mes cours, puis me lancer dans un travail de recherche quelconque : reprendre cette thèse sur Rimbaud par exemple. Un travail régulier en bibliothèque, un horaire. Des brancards.

IX

Je t'aime à en mourir, a-t-il dit, avec un sourire niais, béat de volupté. Comment ne pas voir l'affreux vide sous la corde. Mort d'intensité de vivre ? Mort : relâchement un à un de tous les muscles, de tous les organes, de toutes les défaites ; absolu baroque. Surtout ne pas mourir d'amour, ce serait trop bête.

Alors ? Déchirer ces pages comme le reste. Dormir. Extraordinaire puissance de cette solution. Humilité diabolique. Dormir.

Il le faut ; il faut que je trouve de quoi faire cette bombe. Mais où ? Je n'ai aucun contact.

Acheter une serviette de cuir, sérieuse ; y mettre la bombe. La place verte et poussiéreuse, la grande entrée vitrée. Une infinie simplicité en moi et en lui. Je me perds dans le personnage, le personnage devient moi.

Le scandale, les morts. Il y aura des morts. Y a-t-il des vivants à la Bourse ? Des automates. Opaques et évidents, des automates.

Prendre la bombe, la poser ainsi, au centre de ce cercle vide qui symbolise l'argent, sa puissance. Sortir le revolver, effrayer les gens en tirant en l'air. Puis s'enfuir, poursuivi par les policiers. Courir dans les rues froides.

Mourir avec... par hasard, en sachant le hasard, son absurde, parmi les coups de feu, mourir d'une balle — perdue — par un homme. Dans l'aboïement des chiens.

Je suis étendu, très droit sur mon lit. La mélodie du sitar se cherche lentement, se désire, se reprend. Dans une autre salle, des voix feutrées me parlent de suicide. Elles discutent calmement, à distance de la musique. Je sens mon éloignement, ma volonté d'indifférence. Ecrire, ne pas écrire, pour moi, dans la lucidité des « petites vallées de la folie », cela n'a pas d'importance. Grande sensation de liberté.

X

J'ai parsemé ma chambre d'éclats de verre, de tessons de bouteille, pointes acérées blanches et vertes. Pour qu'on

ne puisse m'atteindre, protégé par cette muraille de transparence.

J'imagine l'intrus, les pieds en sang, trébuchant. Pour rouler aux hautes flammes, je le regarderai — seul — impassible.

Quel jeu jouer ce soir ? Sur quelle scène monter ? La dague ou la rapière ? Tant de boîtes, où je recherche je ne sais quoi, autrui, moi-même. Pour être, le bohémien pleure ; le paon s'avance et danse.

« Huit à dix jours après, me voyant venir du côté du Pont-Neuf, elle me fit signe de la main. Je tire le cordon, et elle me prie de descendre. Son mari me dit, après m'avoir demandé beaucoup de pardons, qu'il désirait que je fusse le premier à voir les pantalons de plusieurs couleurs qu'il venait de recevoir. C'était alors à Paris la grande mode. Aucun homme du bel air n'osait sortir habillé le matin qu'en pantalon. C'était fort joli quand le jeune homme était bien fait ; mais le pantalon devait être ni trop long ni trop court, ni trop large ni trop étroit. Je lui dis qu'il devait m'en faire faire exprès trois ou quatre, et que j'étais prêt à lui en donner l'argent d'avance. Il m'assure que j'en voyais là de toutes les mesures, et il m'excite à monter pour aller en essayer priant sa femme d'aller m'aider. Le moment était de conséquence. »

Solitude, fascination sur un manque au creux de l'être. Sortir ? Pourquoi pas ? Il prend une veste.

Mais le roi de carreau me bloque la porte de la chambre. Désarroi devant cette interdiction soudaine. La fenêtre ? Elle donne sur la ville, je le sais, mais maintenant, j'y suis morne-né. Les tiroirs ? Des enfants et des lambeaux de soie s'y cachent ; m'attendent pour me déchirer.

Un silence. Les choses — alors qu'il me faudrait brûler la chandelle par les deux bouts — vont leur train plus ou moins médiocrement meurtrissant.

Mais je dégagerai mon grand lit de métal, des ornières de boue pétrifiées par le gel violent des basses terres, écartelées.

XI

De l'extérieur, dans la nuit, c'est une boîte comme les autres. Mais aussitôt entré, je suis pris aux épaules, un monstre enveloppant de musique m'arrache à moi-même et me jette pantelant sous la lumière bleue.

Une boule indistincte, trépidante. La Musique me pénètre, se répercute immensément dans cette étroite caverne tapissée de pièces d'automobiles ; elle me gifle, miroirs, pare-chocs, volants, feux rouges.

Une grotte de métal, où mille minuscules clignotements font apparaître des stalactites de chromes, de portières, de mannequin nus, inquiétants.

Petit à petit, je distingue les gens autour de moi ; je chavire parmi des déesses blanches, bleues, brunes, sous la lumière fluorescente. Quelques spectres. Tous sont pris, comme démantibulés par la Musique.

Le monstre revient : par saccades, je suis happé par le rythme, percussions qui me pénètrent.

Alors, le Flash électronique se jette contre moi, il est maître des lieux. Tout s'émiette et, peu à peu, dans cette décomposition totale de mes gestes et des mouvements autour de moi, je retrouve une certaine unité, modulée par le rythme barbare.

Plus haut, apparaît une Forme, belle, lancée de dentelles. Dieu masqué, il danse comme nous. Générosité douce par les soies qu'il décompose sur nous. Communion.

Douloureusement, j'arrache un à un tous les vieux déguisements, tous les carcans de ma pensée.

Dans la contrainte insoutenable des dieux de la caverne, mon esprit se libère de ses entraves ; il pourra, au sortir de l'épreuve, prendre les mondes comme des balles — et jongler.

Réunion de moi-même.

Je me retrouve sous une automobile, au bar, devant un scotch, parmi les personnes bigarrées, de tous les sexes. Seul — seul — scotch.

Dérèglements des sens, de l'esprit, vieux souvenirs de lectures jamais comprises. Pourquoi la Bourse, pourquoi la

dynamite. La Révolution sera de faire exploser les esprits incarcérées dans leurs habitudes.

Vers la liberté brûlante, le printemps. Scotch.

Mais comment s'attaquer aux brouillards denses, aux sables mouvants ? Scotch. Bombe.

Je regarde les rues se promener dans la ville. Elles dérivent sur mon alcool, entre des murs en mouvement de néon.

Eloignement de ces pages. La fin en approche. Dans cette exaspérante entreprise de libération de moi-même en moi-même enfin retrouvé, et, dans cette ouverture vers la libération d'autrui. Dans cette voie vers ce qui, « après tout », est le plus important, l'intensité d'être, le bonheur. Pour moi, écrire n'est-il pas l'arme lucide vers ce bonheur, et la mort ?

Pourtant ce soir, grande tristesse diffuse.

XII

Tout va bien, il fait bon, c'est le printemps. Simplement un désir de se vomir sur le trottoir. On est surpris de la température : il est deux heures du matin, mais l'air n'est que frais, douceur d'être.

On s'accepte, on s'apprécie, marche rapide dans les lumières. Couché sur le sol, on sent l'intérieur se défaire, se déboulonner.

Mais ce n'est rien, un peu trop bu, un peu trop fumé, un peu trop, insuffisamment. Mais des oiseaux qui chantent ; l'un me rappelle la forêt, merveilleuse gratuité du beau — absolu. Vais-je — réussir — à en mourir, de ce vomissement insaisissable.

Tout va bien, il fait bon, c'est le printemps. Je marche seul, sans divaguer, sans chavirer. La nuit, lentement...

MICHEL LEMAIRE